

Laurent Chabin

# L'OMBRE DU PASSÉ

**Version courte**

14 ans et +

SPÉCIAL  
126  
PAGES

**OSER  
LIRE**

# L'OMBRE DU PASSÉ

Un homme entre dans un bar.  
Il cherche une place et aperçoit un garçon.  
L'homme se revoit aussitôt à 20 ans :  
même visage, mêmes cheveux,  
même blouson de cuir, même regard.  
Comment est-ce possible ?  
L'image d'une jeune fille le hante.  
Elle s'appelait Teresa. Elle était très attirante.  
Il ne l'a pas revue depuis 20 ans.

Aux lecteurs

dont le français n'est pas la langue maternelle  
et à ceux qui hésitent à lire un roman,

**OSERLIRE** propose une lecture en deux étapes :

- **OSER** en commençant par la version courte
- **LIRE** ensuite la version originale, suivie de quelques précisions à propos des mots en caractères gras.



Laurent Chabin

# L'OMBRE DU PASSÉ

**Version courte**

## Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Chabin, Laurent, 1957-, auteur

L'ombre du passé / Laurent Chabin.

(OSERLIRE)

Version courte et version originale, tête-bêche.

Public cible: Pour les jeunes de 14 ans et plus.

ISBN 978-2-89770-147-5

I. Titre.

PS8555.H17O43 2019      jC843'.54      C2017-941751-7

PS9555.H17O43 2019

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019  
Bibliothèque et Archives Canada, 2019

Direction éditoriale, littéraire et artistique: Sylvie Roberge

Révision: Josée Latulippe

Conception et mise en pages de la couverture: Dorian Danielsen

Mise en pages de l'intérieur: Danielle Dugal

© Bayard Canada Livres inc. 2019

Nous reconnaissons l'appui financier  
du gouvernement du Canada.

**Canada**



Conseil des arts    Canada Council  
du Canada        for the Arts

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Cet ouvrage a été publié avec le soutien de la SODEC.  
Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt  
pour l'édition de livres – Gestion SODEC.

 **bayard** canada

Bayard Canada Livres

4475, rue Frontenac, Montréal (Québec) Canada H2H 2S2

edition@bayardcanada.com

bayardlivres.ca

Imprimé au Canada

Offert en version numérique



978-2-89770-191-8

bayardjeunesse.ca

# Partie 1 – Richard

## 1

# La rencontre

Samedi dernier, je suis entré dans un bar de la rue Ontario. Je cherchais une place, quand j'ai vu un garçon. Il était assis au fond du bar.

Ce garçon, c'était moi à 20 ans : même visage, même coupe de cheveux, même blouson de cuir, même air de se ficher de tout.

Je me suis arrêté un long moment pour le regarder.

Je pensais : « Ce n'est pas possible ! »

Le garçon a relevé la tête et il m'a vu.

Lui aussi a été surpris. Lui aussi a paru ému.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai eu honte.

J'ai détourné les yeux et je suis sorti

sans me retourner.

Dans la rue, j'ai marché très vite.

Je regardais le sol. Qui était ce garçon ?

Comment pouvait-il me ressembler autant ?

## 2

# Qui ?

J'ai 40 ans et je vis seul.

Je n'ai pas de famille et pas de vrais amis.

À la fin de l'école secondaire,  
j'avais des copains avec qui j'ai fait  
des mauvais coups : des petits vols,  
des petits trafics de drogue.

Je n'étais pas un méchant garçon.  
Je faisais le guet ou je transportais  
des paquets. Mais je n'étais pas courageux.

Pendant toutes ces années,  
j'ai rencontré des filles.  
Des filles ordinaires, pas des princesses.

Ça n'a jamais marché longtemps.  
Je ne sais pas parler aux filles.  
Je les ennuie.

Elles voulaient que je m'engage.  
Ou bien elles voulaient un enfant.  
Moi, je tenais à ma liberté.  
Chaque fois, je me retrouvais seul.

Je me contentais de cette vie,  
jusqu'à ce que je rencontre ce garçon  
qui me ressemble comme s'il était...

# 3

## L'ombre du passé

Depuis une semaine, je ne dors plus.  
J'ai du mal à manger. Ce qui m'arrive est fou.  
Les doubles n'existent pas.

Alors je dois bien l'admettre :  
j'ai un fils... et je ne le savais pas !  
Comment est-ce possible ? Quand on fait  
un enfant, on s'en rend compte, non ?

Il y a 20 ans, c'est si loin !  
À cette époque, je me souviens,  
on parlait beaucoup du sida.  
Je prenais mes précautions. Les filles aussi.  
Des noms me reviennent. Sara, peut-être ?  
Maude ? Impossible.

Sara m'avait laissé au bout de quelques jours pour un autre garçon. Je n'avais pas eu le temps d'aller jusqu'au bout avec elle.

J'étais très amoureux de Maude.

Nous couchions souvent ensemble.

Mais jamais sans préservatif. Je suis certain qu'elle n'a jamais été enceinte de moi...

Tout à coup, je me souviens d'un *party*

chez Mario, un vendeur de drogue qui me confiait parfois des « missions ».

Les lumières étaient tamisées.

La musique jouait à tue-tête et la bière coulait à flots. Il y avait aussi des cocktails colorés dont je me méfiais.

Beaucoup de filles étaient là.

Elles dansaient et riaient.

J'ai remarqué une fille qui semblait seule.  
Elle buvait un de ces cocktails colorés.  
Mario est arrivé. Il tenait à la main  
un nouveau cocktail, qu'il a tendu à la fille.  
Il a lancé :

— Salut, Teresa. Je te présente Richard,  
un bon ami. Ayez du *fun* !

Mario m'a fait un clin d'œil  
et il a murmuré à mon oreille :

— Vas-y, mon Richard, elle est pour toi.

Puis il est disparu. J'ai essayé de parler  
avec Teresa, mais elle se contentait  
de me fixer les yeux ronds, les lèvres  
entrouvertes. J'ai cru qu'elle était un peu  
idiote. Je comprends aujourd'hui  
qu'elle était droguée.

Teresa était très attirante. J'avais bu beaucoup de bière. Je l'ai entraînée dans une chambre. Elle n'a pas résisté. Lorsque je suis parti, elle dormait, allongée sur le matelas.

Je n'ai jamais revu Teresa. Je n'ai jamais eu de ses nouvelles. Je l'ai oubliée, comme j'avais oublié cette soirée peu glorieuse.

Mais aujourd'hui, je suis certain que je l'ai mise enceinte ce soir-là. Teresa s'est retrouvée seule. Elle a donné naissance à son enfant. Elle l'a élevé, il a grandi et il est devenu un jeune homme. Le portrait de son père.  
*Mon portrait.*

Samedi dernier, je l'ai rencontré.  
Que dois-je faire, à présent ?

## 4

# Filature

L'image de Teresa me hante.  
Je ne sais pas son nom de famille.  
Comment vais-je la retrouver ?  
Dans une ville comme Montréal,  
comment retrouver une femme  
que j'ai vue une seule fois, il y a 20 ans ?

Si je veux retrouver Teresa,  
je n'ai pas le choix.  
Je dois retourner au bar de la rue Ontario.

Le lendemain, en fin d'après-midi,  
je m'assois au fond du bar.  
J'attends longtemps.

Vers minuit, je suis ivre quand je repars  
sans avoir revu le garçon.

Les jours suivants, je retourne au bar  
après mon travail.

Je m'assois à la même table et je bois.

La nuit tombée, je repars  
de plus en plus ivre et découragé.

Le samedi suivant, je le vois entrer.

Il ne me remarque pas. C'est bien lui.

C'est bien moi. Plus fort, plus musclé.

Un homme plus âgé est avec lui.

Un grand brun qui parle peu,  
mais avec autorité. J'ai l'impression  
que mon « fils » a peur de lui...

Quand le grand brun s'en va,  
le garçon termine sa bière.

Puis il quitte le bar à son tour.  
Je me lève en vitesse et je le suis.

Il fait presque nuit.  
Le garçon se dirige vers le fleuve.  
Il tourne dans une petite rue.  
Je le suis. Il grimpe un escalier de fer  
et entre dans un appartement.  
J'ai le cœur qui bat.

Je fais quelques pas dans la rue  
et je me cache dans un recoin.  
Ainsi, je peux voir l'appartement  
sans être vu.

Après environ 20 minutes, le garçon  
sort de l'appartement. Il passe devant moi  
sans me voir. Il n'a pas l'air très heureux.

J'attends encore quelques minutes  
avant de monter l'escalier de fer.  
Il n'y a pas de lumière dans l'appartement.  
Je soulève le couvercle  
de la boîte aux lettres.  
À l'intérieur, il y a une petite lettre  
sur laquelle je lis :

Teresa Cadenas.

## 5

# Teresa

C'est lundi. Mon jour de repos. Il pleut.  
J'ai décidé de retourner observer  
l'appartement de Teresa.

Au bout d'une heure d'attente,  
je vois enfin la porte s'ouvrir.  
Une femme sort.  
Je quitte ma cachette et je la suis.

Elle entre dans un restaurant et elle s'assoit  
à une table. Je m'assois à la table voisine.  
C'est bien elle.

Teresa a perdu son sourire naïf,  
mais je reconnais ses yeux.

J'attends qu'elle finisse de manger  
pour m'asseoir en face d'elle.

— Teresa ?

On dirait que je lui fais peur.

Elle demande d'un ton brusque :

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je suis Richard Coutu.

Je raconte à Teresa la fameuse nuit  
où nous avons couché ensemble.  
La fête, la bière, les cocktails...

Elle me dévisage sans dire un mot.

Puis, elle comprend. Elle se souvient.

Son regard devient dur. Je souris  
pour l'amadouer, mais elle lance avec colère :

— Je n'ai pas besoin de toi !

C'est trop tard !

Je l'écoute se vider le cœur.  
Je n'avais pas prévu une réaction  
aussi violente.

Je bredouille :

— Notre enfant...

— Mon enfant, Richard ! J'étais seule  
quand il est né. J'étais seule  
pour l'élever. Toi, où étais-tu ?

Tu violais d'autres filles ?

— Je ne t'ai pas viol...

— menteur ! Ordure !

Elle se lève et se dirige vers la porte.  
J'essaie de la rattraper. Au moment  
où je la rejoins, elle s'arrête net.  
Un jeune homme vient vers elle.

C'est LUI.

Teresa se tourne vers moi

et crache avec mépris :

— Freddy, c'est ton père.

Puis elle s'en va sans se retourner.

## 6

# Freddy

Après le départ de Teresa, mon fils  
m'a regardé d'un air mauvais. Puis il a dit :

— Je n'ai pas de père.

Il a tourné les talons et il est parti.  
Je suis resté seul sur le trottoir,  
le cœur rempli de remords.  
J'ai senti une larme couler sur ma joue.  
La découverte de ma paternité était  
un échec cuisant. Je devais l'admettre :  
ils avaient eu raison de me traiter ainsi.

Que pouvais-je faire à présent ?  
Reprendre ma vie comme avant ?

Comme si rien ne s'était passé ?

Non, je ne pouvais pas.

Les soirs suivants, je suis retourné  
me poster en face de l'appartement de Teresa.

J'espérais que Freddy soit là.

Qu'il me voie. Qu'il descende l'escalier.

Qu'il vienne me parler.

Les deux premiers soirs, je n'ai vu personne.

Mais le troisième soir, alors que j'allais partir,

Freddy est arrivé au bout de la rue.

Il n'était pas seul...

# Partie 2 – Freddy

## 1

# La rencontre

Quand je l'ai vu pour la première fois,  
j'ai eu le choc de ma vie : c'était moi,  
avec vingt ans de plus.

Le type venait de pénétrer dans le bar  
où je me trouvais avec un ami.  
Il me regardait fixement.

Non, ce n'était pas possible !  
Et pourtant, une ressemblance pareille,  
ça ne pouvait pas être un hasard.

Lui aussi, il semblait bouleversé.

Lui aussi, il me reconnaissait.

À ce moment-là, j'ai compris

que cet homme, c'était mon père !

Le père que je n'ai jamais connu.

Celui dont ma mère a toujours refusé

de me parler.

Je n'ai pas eu le temps de réagir.

Il a baissé les yeux et il est sorti en vitesse.

Je suis resté là comme un imbécile.

Une dizaine de jours plus tard,

je me suis retrouvé dans une ruelle,

face à mon père.

Je lui ai dit que je ne voulais plus le voir.

Et maintenant, il est là, devant moi.

Il tremble de peur.



## 2

# L'ombre du passé

Toute ma vie, j'ai détesté cet homme  
que je ne connaissais pas.

Tout mon enfance, ma mère a dit  
que je n'avais pas de père.

À l'école, d'autres enfants étaient élevés  
par leur mère. Mais la plupart avaient un père.

Un père qui les emmenait parfois  
jouer au hockey ou au soccer.

Un père qui leur achetait un cornet  
de crème glacée, après l'école.

Ma mère ne m'achetait jamais  
de crème glacée.

Je n'avais pas de père,  
je n'avais pas de crème glacée  
et je n'ai jamais joué au hockey  
ou au soccer.

Pourtant, quand j'étais petit,  
ma mère m'adorait.  
Mais la vie n'était pas facile.  
Nous manquions d'argent.

Ma mère rentrait souvent très tard  
de son travail. Après l'école,  
je restais seul jusqu'en fin de soirée.  
Un jour, j'ai demandé à ma mère  
pourquoi mon père était parti.  
Elle n'a pas répondu tout de suite.  
Son regard s'est durci et elle a dit :  
— Il n'est pas parti. Il n'a jamais été là.

Cette réponse était loin de me satisfaire.  
Je me suis rendu compte  
que ma mère me cachait quelque chose.  
Bien sûr que j'avais un père.  
Il en faut un.  
Il en faut forcément un.

Cet homme devait donc exister,  
même s'il avait fui. Ou avait disparu.  
Ou était mort. Ou... en prison ?

Il fallait qu'une chose grave  
soit arrivée avant ma naissance.  
Une chose que ma mère préférait oublier.

Plus tard, j'ai pensé que j'étais peut-être  
le fils d'un criminel. Le fils d'un homme  
dont ma mère avait honte.

J'ai imaginé que mon père était en prison  
et que ma mère ne voulait pas que je le sache.

Ainsi, j'avais l'illusion que mon père existait.  
Qu'il reviendrait peut-être un jour.

À l'adolescence, j'ai perdu mes illusions.  
J'ai soupçonné mon père d'avoir agressé  
ma mère. C'est pour cela qu'elle refusait  
de me parler de lui.

Mes rêves ont été remplacés par la haine.  
Une haine féroce.

Je détestais cet inconnu de toutes mes forces.  
Si je devais le rencontrer un jour,  
je n'aurais qu'une envie : le tuer !

# 3

## Initiation

Je me suis endurci et je me suis débrouillé  
tout seul.

À l'école, je n'étais pas un bon élève.  
Très vite, je me suis mis à suivre  
ceux qui traînaient dans les rues.

Je ne savais pas quoi faire de ma vie.  
Mes principaux compagnons étaient  
la télévision et les jeux vidéo.

Ce monde virtuel était composé de gagnants  
et de perdants. Je ne voulais pas être  
du côté des perdants.

J'ai compris assez vite que mes amis  
n'avaient pas d'ambition.

Ils jouaient aux durs, mais ils ne faisaient  
que parler fort et bousculer les plus faibles.

D'autres garçons ont attiré mon attention.  
Les plus vieux portaient des chaînes  
et des bijoux en or.

Ils ne travaillaient pas, ils se levaient tard  
et ils n'avaient jamais l'air pressés.

Au début, je les observais à distance.  
Je pensais qu'ils ne me voyaient pas.

Mais un jour, une main s'est abattue  
sur mon épaule.

Je n'ai pas eu le temps de réagir.  
Déjà, un autre garçon m'avait attrapé  
par le col.

— Alors, Freddy. On joue les espions ?

Je le connaissais. Il s'appelait Bruno.

J'ai répondu :

— Je n'espionne pas, j'admire.

Bruno a souri.

— Tu aimerais rencontrer Max ?

C'est ainsi que tout a commencé.

Max était le chef d'un gang de rue  
qui opérait dans le quartier.

J'ai dû attendre longtemps  
avant de le rencontrer.

Bruno est devenu mon parrain. Plus tard, j'ai appris qu'il avait reçu l'ordre de me tester.

Au début, je faisais le guet et je livrais des colis. J'étais heureux d'appartenir à un groupe.

Mais chaque fois que je demandais à rencontrer Max, Bruno répondait :  
— Oui, oui, bientôt.

Un soir, alors que nous sortions d'un bar, nous avons été encerclés par cinq inconnus.

Bruno m'a chuchoté à l'oreille :  
— Couvre-moi.

Là-dessus, il s'est enfui.

La bagarre a commencé aussitôt.  
Pour protéger Bruno,  
je me suis battu jusqu'au bout.  
Quand ils m'ont laissé, j'étais inconscient.

J'ai passé une partie de la nuit  
étendu dans la ruelle.  
Quand je suis rentré chez moi,  
j'ai dit à ma mère que j'étais tombé.

Elle n'a rien dit.

J'ai revu Bruno le lendemain.  
Il était avec deux des gars  
qui m'avaient battu, la veille.

— Max est content, Freddy, a-t-il dit.

Tu as passé le test. Il veut te rencontrer.

J'ai compris que cette fausse attaque  
avait pour but de tester mon endurance  
et ma fidélité au groupe.

J'ai senti la colère monter en moi  
en même temps qu'une grande fierté.

J'avais réussi !

Je faisais partie du gang.

## 4

# L'inconnu

J'ai finalement rencontré Max.

Il a mis sa main sur mon épaule  
et a déclaré que j'étais une bonne recrue.

— As-tu une petite amie ?

— Non. Je ne suis pas à l'aise  
avec les filles.

— À partir de maintenant, les filles  
vont te tomber dans les bras.

Mais ne sois pas égoïste.

Après, on m'a confié des missions  
plus importantes. Les filles s'intéressaient  
à moi. J'étais enfin quelqu'un.

Puis un jour, dans ce bar de la rue Ontario,  
cet homme est arrivé de nulle part.

Mon double...

Sur le coup, j'ai cru que je rêvais.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a demandé Bruno.

J'ai pointé l'inconnu, à l'entrée du bar.

— C'est ton père ?

Bruno avait posé la question

comme si la chose allait de soi.

Il ignorait que je n'avais pas de père.

Pour lui, la ressemblance était évidente.

Il avait vu juste. Cet homme était bien  
mon père. Je le sentais !

Quand il a décidé de s'en aller,  
je n'ai pas bougé.

Ce soir-là, quand ma mère est rentrée de son travail, j'ai commencé à parler de mon père.

— Pourquoi reviens-tu là-dessus ? a-t-elle demandé. Je t'ai déjà répondu mille fois.

— Tu ne m'as jamais répondu. Il a bien fallu que... Tu ne m'as pas trouvé dans un chou, non ?

Ma mère s'est fâchée :

— Ton père était un bon à rien, comme toi. Un sale lâche.

— Je ne suis pas un lâche !

— Pas un lâche, Freddy ?

Tu crois que je ne sais pas avec qui tu traînes depuis des années ?

Elle a repris son souffle, avant d'ajouter :

— Tu les trouves courageux, toi,  
ces petits crétins qui se mettent à quatre  
pour battre un garçon  
ou pour violer une fille ?  
Ils vendent leur drogue aux enfants,  
à la sortie des écoles.

Toute la fureur que ma mère avait gardée  
en elle depuis des années se libérait  
tout d'un coup.

— En tout cas, a-t-elle ajouté,  
si jamais tu rencontres ton père,  
tu fais mieux de ne pas m'en parler.  
Pour moi, il n'a jamais existé.

## 5

# Le contrat

Au cours des jours suivants,  
je me suis montré très irritable.

Ma mère m'avait comparé à mon père !  
J'étais vexé.

Un soir, Bruno a voulu retourner  
au bar de la rue Ontario. J'ai refusé.  
Je ne voulais pas revoir mon père.

Bruno a prétendu que j'avais peur  
des fantômes, et je l'ai frappé.  
Il a dû se plaindre  
parce que Max est venu me voir.

Il était seul. Sa voix était grave  
quand il a demandé :

— Qu'est-ce qu'il y a, Freddy ?

Tu as des problèmes avec Bruno ?

J'ai tenté de dire que ce n'était pas important.

— Tu fais partie du gang, Freddy,  
a repris Max, en détachant bien  
ses mots. Si tu ne t'entends pas  
avec un membre du gang, tu viens  
m'en parler et je vais m'en occuper.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ».

C'est moi qui commande et toi,  
tu es là pour obéir. Ne l'oublie jamais.

Max est parti sans se retourner.

Laurent Chabin

# L'OMBRE DU PASSÉ

•• bayard canada

bayardlivres.ca

ISBN: 978-2-89770-147-5



9 782897 701475

Version originale

14 ans et +

SPÉCIAL  
126  
PAGES

OSER  
LIRE



Laurent Chabin

# L'OMBRE DU PASSÉ

**Version originale**

# Partie 1 – Richard

## 1

# La rencontre

Lorsque je l'ai vu pour la première fois,  
j'ai eu le choc de ma vie : c'était moi,  
exactement moi, vingt ans plus tôt.

Ça s'est passé samedi dernier, en fin d'après-midi.  
Je venais d'entrer dans un bar de la rue Ontario.  
C'est en cherchant une place du regard  
que je l'ai aperçu. Il était assis à une table du fond.  
Il discutait avec un autre garçon du même âge.

L'émotion m'a saisi sans prévenir, brutale, totale.  
Je peux difficilement décrire ce qui m'est arrivé  
alors. Comment dire ?

Tout à coup, je me suis revu à 20 ans.

Un clone !

Même visage, même coupe de cheveux  
négligée, même genre de blouson de cuir.  
Même air de se **fiche** de tout...

Je suis resté immobile un long moment,  
comme si on m'avait frappé à l'estomac.

Non, ce n'était pas possible !  
Une ressemblance pareille,  
ça ne pouvait pas être un hasard.

Quelqu'un m'a poussé dans le dos.  
Je gênais le passage. Je suis redescendu  
sur terre et je me suis déplacé sur le côté.  
À ce moment-là, le garçon a relevé la tête  
et il m'a enfin remarqué.

J'ai lu la surprise dans ses yeux. Je n'avais donc  
rien inventé. Lui aussi, il semblait bouleversé.  
Lui aussi, il me « reconnaissait ».

J'ai soutenu son regard pendant quelques secondes. Puis, je ne sais pas pourquoi, je me suis senti submergé par un sentiment de honte, à la fois violent et incompréhensible. J'ai détourné les yeux et je suis sorti en vitesse, sans me retourner.

Dans la rue, je me suis éloigné d'un pas vif. Je regardais le sol, **hagard**.

Plusieurs passants ont dû s'écarter pour m'éviter. Certains m'ont insulté, je crois. Mais je ne les entendais pas.

Tout bouillonnait dans ma tête. J'étais aveugle, insensible à mon entourage.

Une seule question me hantait : qui était ce jeune homme ? Je ne comprenais pas comment il pouvait me ressembler autant.



# 2

## Qui ?

J'ai 40 ans et je vis seul. Pas de famille, pas d'amis. Pas de « vrais » amis, je veux dire. Des gens en qui on peut avoir confiance, des gens à qui on peut tout dire.

Ma vie, depuis vingt ans, est **plate** à mourir. Dès la fin du secondaire, comme je n'aimais pas l'école, j'ai commencé à traîner avec des copains. Je trouvais parfois de petits boulots mal payés. Livrer des journaux, distribuer des circulaires...

Et puis, surtout pour faire comme les autres, j'ai trempé dans quelques mauvais coups. Pas trop graves. En tout cas, je ne crois pas. Petits vols, petits trafics...

Entendons-nous bien : je n'ai jamais tué ni même frappé quelqu'un. Je n'étais pas un méchant garçon. Je faisais plutôt le guet pour les autres, je transmettais des renseignements ou je transportais des paquets. Je n'étais pas trop courageux, déjà...

La première fois que la police m'a arrêté, j'ai paniqué. On ne m'a pas puni, pourtant. Le juge a dit qu'il n'y avait pas de preuve contre moi. Mais il m'a averti que, si je continuais comme ça, je finirais très mal.

Les autres ont été condamnés à six mois de prison. Ils rigolaient, ils faisaient les fiers. Je savais qu'ils recommenceraient dès leur sortie.

Mais moi, j'ai eu peur. La prison m'effrayait. Je me doutais qu'ils y retourneraient tous, à l'avenir, pour de plus longues peines.

Je n'ai pas cherché à les revoir.

J'ai trouvé un travail dans un restaurant.  
Pas très intéressant, je l'avoue.  
Mais, au moins, je n'avais plus peur  
quand je voyais des uniformes...

Parfois, dans la rue, j'apercevais quelques-uns  
de mes anciens amis. Certains portaient  
des bijoux en or et des vêtements de marque.

Eux, bien sûr, ils ne me voyaient même pas.  
Ils étaient accompagnés de créatures de rêve.  
Ils roulaient en Corvette ou en Ford Mustang.  
Et puis ils disparaissaient pendant des années.

Bien plus tard, j'en revoyais quelquefois  
un ou deux. Sales, cassés, finis. Seuls...  
Ils ne me reconnaissaient pas.  
Du moins, je me détournais de mon chemin  
avant qu'ils ne me voient...

Des filles, j'en ai rencontré quelques-unes.  
Des filles ordinaires, pas des princesses.

Mais ça n'a jamais duré très longtemps.

Je n'aime pas parler.

Je ne sais pas parler aux filles. Je les ennueie.

Et puis, souvent, elles voulaient que je m'engage.

Que je leur promette ci ou ça. Elles voulaient un enfant.

Un enfant ? Non, non...

Une source d'ennuis, je me disais.

Et les responsabilités qui vont avec. Trop lourd.

Ce n'était pas pour moi. Je tenais à ma liberté.

Et, chaque fois, je me retrouvais seul...

Je me suis habitué à cette existence. Au fond,

j'ai peu de besoins. Je n'ai plus de rêves

depuis longtemps. Pas de grands frissons,

mais pas de gros ennuis non plus.

Je m'accommodais de cette vie grise et fade,  
jusqu'à ce jour. Ce samedi où je suis tombé  
presque nez à nez avec ce garçon  
qui me ressemble comme s'il était...

Non, ce n'est pas une intuition.  
C'est une certitude. Je le *sens* !



### 3

# L'ombre du passé

Depuis presque une semaine, je ne suis plus le même. Je ne dors presque pas, j'ai du mal à manger.

Au restaurant, mon patron me regarde d'un air bizarre. Il m'a demandé si j'étais malade.

Non, je ne suis pas malade. J'essaie de réfléchir à ce qui m'arrive, mais je n'y parviens pas. C'est fou.

Ce qui m'arrive est fou.

Quelle que soit la manière dont je considère le problème, je n'y vois qu'une seule solution. Et cette solution me fait peur.

Les doubles n'existent pas. Les clones humains n'existent pas. Je ne crois pas à tous ces trucs stupides, théories du complot ou autres.

Alors, même si je ne comprends ni comment ni pourquoi, je dois bien me rendre à l'évidence : j'ai un fils...

Comment une telle chose peut-elle se produire ?  
Quand on fait un enfant, on s'en rend compte, non ?

Ce garçon, dont l'image – ma propre image ! – m'obsède depuis samedi dernier, semble avoir une vingtaine d'années.

Où étais-je il y a vingt ans ?  
Qu'est-ce que je faisais ?

C'est si loin... J'essaie de me souvenir.  
Dix-neuf, vingt ans... Je traînais à Hochelaga avec des vauriens de mon âge.

Petits voleurs, petits revendeurs de drogue...  
J'enviais leur assurance. Ils prenaient la vie  
du bon côté, ils étaient sûrs d'eux,  
ils se sentaient forts...

Moi, je n'étais qu'un suiveur. Sans ambition,  
je le reconnais. Mais c'est peut-être pour ça  
que je ne suis pas en prison aujourd'hui, d'ailleurs.

Est-ce que je sortais avec une fille,  
à l'époque ? Oui, sans doute,  
mais je ne me rappelle pas avec qui.  
Une chose est certaine, cependant :  
je prenais mes précautions, et les filles aussi.

On parlait beaucoup du sida, dans ces années-là.  
Le préservatif était obligatoire...

Sara, peut-être ? Maude ?

Ces noms me reviennent à présent. Sara était  
une jeune fille frêle, mais nerveuse et volontaire.

Elle m'avait abandonné au bout de quelques jours pour sortir avec un ami plus entreprenant que moi. Je n'avais même pas eu le temps d'aller jusqu'au bout...

Maude, alors ? Brune, comme moi, et un peu ronde.

J'étais très amoureux d'elle, et je croyais que c'était réciproque. Notre relation avait duré plusieurs mois. Nous couchions souvent ensemble, mais elle était catégorique : un préservatif, sinon rien.

Oui, je me souviens même d'un détail. Elle rallumait toujours la lampe que je venais d'éteindre pour vérifier que j'avais bien mis mon « imperméable »... Ça finissait par m'énerver.

Une fois, agacé, je lui avais demandé :

— Tu n'as pas confiance ?

Elle m'avait répondu avec rage :

— J'ai trop d'amies qui ont fait confiance  
et qui se sont retrouvées enceintes  
ou malades.

Quelques jours plus tard, elle aussi me laissait  
tomber pour un autre.

Bon, en tout cas, je suis persuadé  
que Maude n'a jamais été enceinte de moi...

Qui d'autre ? Eh bien, personne.

Entre deux blondes, il s'écoulait souvent  
plusieurs mois. Pour toute la période en question,  
je ne vois que Sara et Maude.

Alors ?

Et puis, tout à coup, ça me revient.  
Comme un flash. Je venais d'avoir vingt ans.  
Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ?

Il y avait eu un *party* chez Mario, un *pusher* qui me confiait parfois quelques « missions » pas trop compliquées.

Mario rêvait de devenir un caïd. Beaucoup de jeunes tournaient autour de lui. Je m'étais senti très fier d'être admis dans son groupe.

La fête se déroulait dans un loft, pas loin du Stade olympique. Lumières tamisées, musique à tue-tête, alcool à volonté.

Je reconnaissais quelques visages, mais ce n'était pas facile à cause de l'obscurité. La musique à fond ne me gênait pas. Au contraire, ça m'évitait d'avoir à parler, ce pour quoi je n'étais pas doué.

La bière coulait à flots, mais il y avait aussi de nombreux cocktails très colorés dont je me méfiais.

Beaucoup de filles étaient là. Elles dansaient ou riaient entre elles ou avec d'autres garçons.

Mario passait des uns aux autres, sans trop s'occuper de moi. Au bout d'un moment, je me suis senti un peu perdu. C'est alors que j'ai remarqué une fille qui me paraissait être seule. J'avais déjà bu quelques bières et je me suis approché. Elle venait de terminer un de ces cocktails multicolores.

À ce moment, Mario est arrivé et m'a donné une claque dans le dos. Il tenait à la main un nouveau cocktail qu'il a tendu à la fille.

— Salut, Teresa ! a-t-il lancé, tandis qu'elle prenait mécaniquement la boisson. Je te présente Richard. Un bon ami. Ayez du *fun* !

Puis il a disparu, après m'avoir adressé un lourd clin d'œil et murmuré à l'oreille :

— Vas-y, mon Richard, elle est pour toi.

Qu'avait-il voulu dire exactement ?

Sur le coup, je n'avais pas compris.

Mais avec le recul, je comprends que Teresa ne faisait pas partie du groupe et que je pouvais en disposer à ma guise pour l'attirer. Pour Mario et sa bande, les filles n'étaient que des objets de consommation.

J'ai essayé d'engager une conversation avec Teresa, mais elle se contentait de me regarder **béatement**, les yeux grands ouverts, les lèvres légèrement entrouvertes.

Je l'ai trouvée un peu sottée, mais je comprends aujourd'hui qu'elle était droguée et que les cocktails qu'elle avait bus ne contenaient pas que de l'alcool.

Teresa était très attirante, et la bière avait fait disparaître toute ma gêne. Elle riait bêtement à ce que je disais, elle disait oui à tout.

Je l'ai entraînée dans une des chambres,  
où je l'ai déshabillée et allongée sur un matelas.

Aucune résistance.

Je l'ai prise comme une chose inanimée.  
Lorsque je suis reparti, elle dormait encore.  
J'étais toujours sous l'effet de l'alcool et j'étais  
simplement content d'avoir pu profiter d'elle  
aussi facilement.

Je n'ai jamais revu Teresa.

Personne ne m'a jamais donné de ses nouvelles,  
et je n'en ai pas demandé. Je l'ai oubliée,  
comme j'ai oublié par la suite cette soirée  
peu glorieuse.

Et pourtant... J'en mettrais ma main au feu :  
ce soir-là, je l'ai mise enceinte.

Elle s'est retrouvée seule, mais elle a choisi de garder l'enfant. Elle lui a donné naissance. Elle l'a élevé. Il a grandi. Il est devenu un jeune homme. Le portrait exact de son père.

*Mon* portrait exact.

Et, samedi dernier, je l'ai enfin rencontré...  
Que dois-je faire à présent ?

## 4

# Filature

L'image de Teresa me poursuit.

Même si elle est floue, même si je n'ai vu la jeune fille qu'une seule fois, et dans la pénombre.

Cette image me hante.

Je ne connais pas son nom de famille.

Je ne sais rien d'elle, sinon que j'ai abusé d'elle au cours de cette fameuse nuit.

Comment la retrouver aujourd'hui ?

Comment retrouver, dans une ville comme Montréal, une femme rencontrée brièvement vingt ans plus tôt ?

Mario... Mario connaissait peut-être son nom.  
Il pourrait m'aider.

L'ennui, c'est que je ne l'ai pas revu, lui non plus.  
J'ai appris qu'il a fait de la prison,  
il y a quelques années. Et ensuite ?  
A-t-il replongé, ou bien s'est-il rangé ?

Non, c'est peine perdue. Lui non plus,  
je ne le retrouverai pas.

Je ne vois qu'une solution : je vais retourner  
au bar de la rue Ontario, samedi, à la même  
heure que la dernière fois. Dans l'espoir  
de revoir celui qui ne peut être que mon fils.  
Je ne sais pas comment je l'aborderai,  
mais je ne vois pas d'autre moyen de remonter  
jusqu'à Teresa.

Le lendemain, en fin d'après-midi,  
je pénètre de nouveau dans le bar.  
Anxieux, j'examine les nombreux clients.

Mais cette fois, mon « double » ne s'y trouve pas.

Je m'assois à une table, au fond, et j'attends.  
J'attends longtemps. Et je suis soûl lorsque,  
vers minuit, je repars sans l'avoir revu.

Dans les jours qui suivent, ça devient  
une obsession. Quand je suis de service à midi,  
après mon travail, je retourne au bar.

Ces jours-là, je m'assois à la même table.  
Ces jours-là, je bois et je repars, la nuit tombée,  
de plus en plus ivre et découragé.

Et puis, le samedi suivant, ça y est !  
Je suis assis à une table du fond  
depuis plus de deux heures  
lorsque je le vois entrer dans le bar.  
Aussitôt, je baisse la tête  
et je fais semblant de lire le journal.  
Le garçon ne me remarque même pas.

Je l'observe du coin de l'œil. Oui, c'est bien lui.  
C'est bien *moi*... Plus fort, plus musclé,  
mais la même façon de se tenir,  
les épaules un peu voûtées, la même façon  
de pencher légèrement la tête sur le côté.

Cette fois, il est accompagné par un homme  
plus âgé que lui. Plus grand, plus fort et très brun.

Mon « fils » semble le respecter. Ou avoir peur  
de lui, peut-être...

Ce type parle peu, et de manière  
assez autoritaire.

Mon fils se contente de hocher la tête.

Lorsque le grand brun s'en va, je suis tenté  
de me lever et d'aller rejoindre mon fils.

Mais je suis comme paralysé.

Comment vais-je l'aborder ? Que vais-je lui dire ?

Ne va-t-il pas se moquer de moi ?

Je demeure un long moment assis, indécis.  
Puis le garçon termine sa bière et quitte le bar précipitamment.

Je me lève en vitesse et je rejoins la rue.

Il fait presque nuit, maintenant. Néanmoins, j'aperçois le jeune homme de dos. Il marche d'un pas nerveux en direction de l'est. Je le suis.

Il passe deux blocs, puis il prend à droite, vers le fleuve. Il y a moins de monde dans cette rue, et il m'est plus difficile de demeurer discret. D'autant plus qu'il a ralenti le pas. Je tâche de rester à distance.

Tout à coup, il tourne à gauche et disparaît dans une petite rue parallèle à la rue Notre-Dame. Je me hâte pour ne pas le perdre. Au moment où j'atteins la rue à mon tour,

je n'ai que le temps de le voir grimper  
l'escalier de fer d'un immeuble de deux étages,  
à une centaine de pas de là.

La rue est déserte. Habitations modestes,  
pas très bien entretenues. Ce n'est pas  
le grand luxe...

J'avance plus lentement, à présent.  
J'arrive enfin devant l'immeuble.  
L'escalier mène à deux portes.  
J'ai le cœur qui bat... Je ne sais pas quoi faire.  
Je reste un long moment immobile sur le trottoir  
d'en face.

C'est la peur de me faire repérer qui me fait  
enfin bouger. Je fais quelques pas dans la rue  
et je m'enfonce dans un recoin, un peu plus loin.

De cette manière, je peux observer  
l'appartement sans être vu.

Je n'ai pas à attendre très longtemps. Au bout d'une vingtaine de minutes, la porte s'ouvre et le garçon réapparaît en haut des marches.

Je remarque qu'il a éteint la lumière avant de sortir. J'en déduis que l'appartement est vide...

Dès qu'il rejoint la rue, je recule un peu plus et je me cache dans l'obscurité d'une entrée d'immeuble. Quelques secondes plus tard, le garçon passe devant moi sans me voir. Sa démarche est vive. Il n'a pas l'air très heureux.

J'attends encore quelques minutes, puis je sors enfin de ma cachette. Il n'y a personne en vue.

Je monte l'escalier de fer avec précaution, pour ne pas le faire grincer. Toujours pas de lumière à la fenêtre. Pourtant, je n'ose pas frapper à la porte.

Une boîte à lettres rouillée est fixée près de la porte. Machinalement, je soulève le couvercle à demi fermé et je jette un coup d'œil à l'intérieur.

Une lettre de petit format s'y trouve. Elle a sans doute été oubliée à cause de sa petite taille. Je la saisis et l'approche de mes yeux, pour tenter de déchiffrer le nom du destinataire malgré l'obscurité.

Heureusement, un lampadaire tout proche donne un peu de lumière. Sans trop de peine, je parviens à lire le nom :  
Teresa Cadenas.

# 5

# Teresa

Aujourd'hui lundi. C'est mon jour de repos.

Toute la nuit, j'ai réfléchi. Je suppose que si Teresa n'était pas chez elle à une heure aussi tardive, c'est qu'elle travaille le soir.

Vers midi, je me rends de nouveau à son appartement. La journée est grise et pluvieuse, les rares passants filent dans la rue en regardant le sol, les épaules rentrées.

Je m'embusque dans la même entrée d'immeuble que l'autre soir. On pourrait croire que j'attends simplement que la pluie cesse. Il y a peu de monde, de toute façon.

Vers une heure de l'après-midi,  
la porte de l'appartement s'ouvre.  
Une femme en sort, vêtue d'un vieil  
imperméable.

Elle prend la rue dans ma direction  
et elle passe devant moi sans me voir.

De légères boucles brunes s'échappent  
du foulard qui lui enserre la tête.  
Visage fatigué, abîmé, sans âge.  
Mon âge, en fait. Teresa Cadenas...  
*Ma Teresa ?*

Je sors de ma cachette et je lui **emboîte le pas**.  
Je demeure à distance. Je ne sais pas  
comment l'aborder. Parvenue rue Hochelaga,  
elle entre dans un restaurant. Je la suis.

Elle s'assoit à une table.  
Je m'installe à une table voisine.

Tandis qu'un serveur prend sa commande,  
j'examine discrètement son visage.

Oui, oui, c'est bien elle. Elle a vieilli,  
elle est ridée, mais ses yeux n'ont pas changé.  
En revanche, son sourire naïf n'existe plus.  
Cette femme a souffert. J'en éprouve tout à coup  
un profond malaise.

Elle a presque fini de manger lorsque  
je me décide. Je me lève et je me dirige  
vers sa table. Je m'assois en face d'elle.  
Elle me jette un regard surpris.

— Teresa ?

On dirait que je lui ai fait peur. Elle demande  
d'un ton brusque :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous  
me voulez ?

— Je suis Richard Coutu.

Mon nom ne lui dit rien, manifestement.

Alors je prends mon courage à deux mains  
et je lui raconte.

Je lui raconte la fameuse nuit où  
nous avons couché ensemble, le *party*,  
la bière, les cocktails...

Au fur et à mesure que mon récit avance,  
ses yeux s'écarquillent. Elle me dévisage  
sans dire un mot.

Puis, on dirait qu'elle comprend.  
Qu'elle se souvient. Ses yeux se rétrécissent,  
son regard devient dur.

Oui, elle sait parfaitement qui je suis.

Je tente de la charmer avec un sourire  
et j'ajoute :

— Tu me reconnais ?

Loin de me rendre mon sourire, elle lance avec colère :

— Je n'ai pas besoin de toi, Richard.  
Je n'en ai plus besoin. C'est il y a vingt ans qu'il aurait fallu réagir et prendre tes responsabilités. Qu'est-ce que tu peux m'apporter aujourd'hui ? Même si tu m'offrais de l'argent, je n'en voudrais pas. C'est trop tard.

Je suis cloué sur ma chaise.

Je ne m'attendais à rien de spécial, mais pas à une réaction si violente.

Sans conviction, je bredouille :

— Mais notre enfant...

— *Mon* enfant, Richard ! *Mon* enfant à moi seule. *Mon* fils. Jamais je n'ai pu lui dire qui était son père.

Teresa poursuit :

— J'étais seule quand j'ai accouché, j'étais seule pour l'élever. J'ai été son seul soutien, son seul modèle. Et Dieu sait qu'il m'a donné du mal ! Où étais-tu, toi, pendant ce temps-là ? Que faisais-tu ? Tu violais d'autres filles ?

— Je ne t'ai pas viol...

— menteur ! hurle-t-elle avant que j'aie pu finir ma phrase. Fous le camp !

Tu n'es qu'une ordure !

Ses lèvres frémissent de colère. Des clients se retournent vers nous, flairant le scandale.

Teresa se lève et se dirige vers la porte, le visage blême de rage.

Je suis sous le choc. Je tente quand même de la rattraper. Je la rejoins au moment où elle vient de franchir la porte.

Elle s'arrête net devant un jeune homme qui arrivait dans la rue à sa rencontre.

C'est LUI.

Teresa se tourne vers moi. Elle me désigne d'un geste, et elle crache avec mépris :

— Freddy, c'est ton père.

Puis elle fait **volte-face** et s'éloigne d'un pas vif, sans se retourner.



## 6

# Freddy

Il fait nuit, la rue est déserte.

Freddy se tient devant moi. Moins de deux mètres nous séparent. Il braque sur moi un pistolet qu'il tient à la hauteur de sa ceinture.

Je n'aurai pas vu mon fils très longtemps...

Après la confrontation avec Teresa, Freddy m'a longuement dévisagé d'un air mauvais. Sa mère avait déjà disparu quand il a laissé tomber :

— Je n'ai pas de père. Je n'en ai jamais eu.

Puis il a tourné les talons lui aussi, et il est parti. Je suis resté figé sur le trottoir.

Freddy et sa mère ne m'avaient laissé aucune chance. Aucune chance de m'expliquer, aucune chance de me rattraper.

J'ai senti une larme couler sur ma joue et je me suis mis en marche, lentement, le cœur bourrelé de remords.

J'ai pensé à ma vie.

Qu'est-ce que j'avais accompli ? Rien.

Une succession de riens enfilés comme des perles. Jamais je n'ai été capable de prendre une décision, jamais je n'ai été capable de prendre mes responsabilités. À tous points de vue, je ne suis qu'un pauvre type.

Je dois l'admettre : Teresa et Freddy ont eu raison de me traiter ainsi. Je n'aurais pas dû apparaître comme ça au milieu de leur vie alors que je n'ai jamais pris la peine de me renseigner sur leur existence.

Une existence qui n'a sans doute pas été très agréable. Teresa a dû se sacrifier pour s'occuper seule de son fils. Et lui, sans père... Il n'est pas le seul, bien sûr, mais ce n'est pas une raison pour me donner bonne conscience.

La découverte de ma paternité a été un échec total. Que pouvais-je faire, à présent ? Reprendre ma vie comme si rien ne s'était passé ? Reprendre cette vie médiocre et monotone ? Une vie de coquerelle... Non, je ne pouvais pas.

Les soirs suivants, je suis allé me poster devant l'appartement de Teresa, debout sur le trottoir d'en face. Je savais qu'elle travaillait le soir et qu'elle rentrait tard.

Ce que j'espérais, c'était que Freddy soit là et qu'il me voie. Qu'il change d'avis, qu'il descende l'escalier, qu'il vienne me parler.

Les deux premiers soirs, il n'y avait pas de lumière dans l'appartement et je n'ai vu personne.

Le troisième soir, j'allais repartir quand j'ai vu Freddy arriver au bout de la rue. Il n'était pas seul. Le type autoritaire que j'avais vu au bar était avec lui. Je me suis avancé vers eux.

Lorsque nous nous sommes croisés, Freddy m'a lancé un regard glacé, mais il n'a rien dit. L'autre type m'a **toisé**, méprisant.

Ils m'ont dépassé et ils se sont dirigés vers l'appartement. À un moment, ils se sont retournés et Freddy a murmuré quelque chose à son compagnon. Celui-ci a hoché la tête en me regardant d'un air mauvais.

J'ai passé une nuit horrible, sans pouvoir dormir. Et ce soir, je suis revenu me placer sous la fenêtre.

Il y avait de la lumière.  
Je ne me suis pas caché.

Au bout d'un moment, une ombre est passée devant les rideaux. Puis, quelques secondes plus tard, Freddy est sorti.

Il s'est avancé directement vers moi, d'un pas décidé. Sans un mot, il m'a empoigné par le col et il m'a entraîné dans la ruelle.

Il a grondé :

- Tu vas me laisser tranquille, oui ?
- Écoute, Freddy, je...
- Tu n'es qu'une ordure, un salopard.

Il m'a repoussé contre le mur et il a sorti un pistolet de sa poche.

Il a presque hurlé avec rage :

— Je ne veux plus te voir, tu m'entends ?

Jamais ! Tu vas disparaître une fois  
pour toutes !

Le pistolet est braqué sur moi.

Le doigt de Freddy se crispe sur la gâchette.

Tant pis, je ne veux pas bouger.

Cette vie d'insecte ne m'intéresse plus.

Je m'affaisse contre le mur et je ferme les yeux.

Autant finir comme ça...

# Partie 2 – Freddy

## 1

# La rencontre

Lorsque je l'ai vu pour la première fois, j'ai eu le choc de ma vie : c'était moi, *exactement* moi. Mais avec vingt ans de plus sur les épaules...

Je ne suis pas impressionnable, mais là, je me suis senti ébranlé. Le type venait de pénétrer dans le bar où je me trouvais avec Bruno, un ami.

Tout à coup, j'ai eu un pressentiment et j'ai relevé la tête. Il était là, immobile. Il me regardait fixement.

Bruno l'a vu à son tour.

Il a fait une remarque qui m'a **jeté à terre**.

Non, ce n'était pas possible !

Et pourtant, une ressemblance pareille,

ça ne pouvait pas être un hasard.

J'étais pétrifié.

Lui aussi, il semblait bouleversé. Lui aussi,

il me « reconnaissait ». J'ai soutenu son regard.

À ce moment-là, je n'ai pas eu l'ombre d'un doute.

C'était viscéral, je l'ai ressenti au plus profond

de moi : cet homme, c'était mon père !

Le père que je n'ai jamais connu.

Le père dont ma mère a toujours refusé

de me parler, sans vouloir me dire pourquoi.

D'où sortait-il, tout à coup ?

Je n'ai pas eu le temps de réagir.  
Il a baissé les yeux et il est sorti en vitesse.  
Je suis resté là, comme un imbécile, **abasourdi**.

Les choses se sont ensuite  
enchaînées rapidement,  
sans que je maîtrise quoi que ce soit  
dans leur déroulement.

Une dizaine de jours plus tard,  
je me suis retrouvé dans cette ruelle,  
face à mon père. Je l'ai traité d'ordure,  
je lui ai dit que je ne voulais plus jamais le voir.  
Il s'est effondré.

Et il est là maintenant, devant moi,  
adossé au mur, tremblant de peur.  
Je le tiens en joue avec le pistolet  
que Max m'a donné hier.

Mon doigt se crispe sur la gâchette.  
Il ferme les yeux...



## 2

# L'ombre du passé

Toute ma vie, j'ai détesté cet homme  
que je ne connaissais pas.

Durant mon enfance, ma mère ne m'a jamais  
parlé de lui. Elle affirmait que je n'avais pas  
de père et elle refusait de m'en dire davantage.

Je n'étais pas le seul dans ce cas.

À l'école, d'autres enfants étaient élevés  
par leur mère uniquement. Je ne me sentais  
donc pas anormal ou différent.

Mais la plupart des enfants avaient un père.

Tantôt peu présent, tantôt **tyrannique**,  
mais un père qui les emmenait parfois jouer  
au hockey ou au soccer. Un père qui leur achetait  
un cornet de crème glacée après l'école.

Teresa, ma mère, ne m'achetait jamais  
de crème glacée. « On n'a pas les moyens »,  
disait-elle.

Je n'avais pas de père, je n'avais pas de crème  
glacée, et je n'ai jamais joué au hockey  
ou au soccer. J'ai grandi avec ce manque.

Ma mère m'adorait, pourtant. Quand j'étais petit,  
en tout cas. Mais la vie n'était pas facile...

Il y avait toujours des problèmes d'argent  
à la maison.

Comme ma mère rentrait souvent très tard de son travail, j'étais **livré à moi-même** dans notre minuscule appartement, après l'école jusqu'en fin de soirée.

Un jour, j'ai demandé à ma mère pourquoi mon père n'était pas là. Pourquoi il était parti. Elle n'a pas répondu tout de suite.

Son regard s'est perdu un moment, puis il s'est durci.

— Il n'est pas parti, a-t-elle fini par lâcher d'un ton grinçant. Il n'a jamais été là.

Cette dernière phrase, elle l'avait criée dans une sorte de rage. Mais cette réponse était loin de me satisfaire.

J'étais jeune, mais je savais que les femmes ne tombent pas enceintes en regardant voler les oiseaux ou pousser les choux.

Je me suis rendu compte  
que ma mère me cachait quelque chose.

Bien sûr que j'avais un père. Il en faut un.  
Il en faut forcément un.

Sa présence est nécessaire, au moins  
pendant un court instant. Celui où il...

Cet homme devait donc exister,  
même s'il avait fui.

Ou avait disparu.

Ou était mort.

Ou... en prison ?

Il fallait qu'une chose grave  
se soit produite avant ma naissance.  
Quelque chose que ma mère préférait oublier.

À l'adolescence, je me suis souvent demandé  
si j'étais le fils d'un meurtrier.

Le fils d'un homme dont ma mère avait honte  
ou dont elle voulait me protéger.

J'ai fini par m'inventer tout un roman dans lequel  
mon père, un tueur féroce, était en prison  
pour un grand nombre d'années,  
ce que ma mère voulait me cacher.  
Cette fiction me donnait l'illusion qu'il existait.  
Qu'il reviendrait peut-être un jour.

Cette histoire a fini par perdre sa saveur.  
Comme toutes les histoires.

En grandissant, je perdais mes illusions.  
Mon père n'était plus le héros maléfique  
que j'avais imaginé.

J'avais l'impression d'être libéré d'un poids.  
Je revenais à la réalité.

Ce n'était qu'un pauvre imbécile. Un *looser* que  
je me réjouissais de n'avoir jamais rencontré.

Peut-être même l'avait-il violée, ma mère. Et c'est pourquoi elle avait toujours refusé de m'en parler.

Dès lors, mes rêves et mon admiration ont été remplacés par la haine. Une haine féroce, tenace.

Oh oui ! Je détestais cet inconnu de toutes mes forces. Et si je devais le rencontrer un jour, j'étais sûr d'une chose : je lui **ferais la peau** !

# 3

## Initiation

Je me suis endurci.

Comme ma mère, je me suis pris en charge et je me suis construit. Seul.

Je n'étais pas bon à l'école. Très vite, je me suis mis à suivre ceux qui préféraient traîner dans les rues.

Nous avons décidé que la *vraie vie* était le meilleur des professeurs. À vrai dire, je ne savais pas trop quoi faire de ma vie.

Je ne connaissais que l'appartement de ma mère et le chemin de l'école.

Mes principaux compagnons étaient la télévision et les jeux vidéo.

Ce monde virtuel était composé de gagnants et de perdants. Je ne voulais pas être du côté des perdants.

J'ai compris assez vite que mes amis étaient des perdants. Ils n'avaient pas d'ambition. Ils jouaient aux caïds, mais ils ne faisaient que parler fort et bousculer les plus faibles.

En revanche, d'autres garçons ont attiré mon attention. Ils marchaient avec un air conquérant, comme si la rue leur appartenait. Ils repoussaient durement ceux qui essayaient de les imiter. J'étais attiré vers eux parce qu'ils ne se laissaient pas approcher facilement.

Les plus vieux portaient des chaînes et des bijoux en or. Ils s'affichaient avec des filles.

Je les voyais comme des seigneurs.  
Ils me fascinaient.

Ils ne travaillaient pas, ils se levaient tard,  
ils n'avaient jamais l'air pressés  
et ils semblaient jouir de la vie mieux  
et plus souvent que les autres.

Au début, je les épiais à distance.  
Je pensais qu'ils ne me voyaient pas...

Mais un jour, alors que j'observais  
celui qui semblait être leur chef, une main  
s'est abattue sur mon épaule.  
Je n'ai pas eu le temps de réagir.  
Déjà un autre garçon m'avait attrapé par le col.  
— Alors, Freddy. On joue les espions ?

Il s'appelait Bruno et il avait été dans ma classe,  
l'année précédente. Je savais comment  
ils traitaient les faibles.

J'ai donc pris un air arrogant et j'ai répondu :

— Je n'espionne pas, j'admire.

Bruno a souri.

— Tu aimerais rencontrer Max ?

C'est ainsi que tout a commencé.

Max était le chef d'un gang de rue qui opérait dans le quartier. J'étais flatté qu'on me propose de le rencontrer. Mais j'ai dû attendre longtemps avant que ça se fasse.

Bruno est devenu mon parrain.

Il m'a présenté aux autres et il m'a guidé dans certaines de leurs activités. Plus tard, j'ai appris qu'il avait reçu l'ordre de me tester.

Au début, je faisais le guet, je livrais des colis et j'assurais la protection du territoire contre les agressions d'autres gangs.

J'éprouvais le sentiment agréable d'appartenir à un groupe qui échappait à la surveillance des adultes et à leurs leçons de morale.

Mais chaque fois que je demandais à rencontrer Max, Bruno répondait :

— Oui, oui, bientôt.

Un soir, à la nuit tombante, je me trouvais avec Bruno, à la limite de notre territoire.

Nous sortions d'un bar.

Cinq jeunes inconnus nous ont encerclés.

Bruno m'a chuchoté à l'oreille :

— Couvre-moi.

Là-dessus, il a détalé.

Les autres ont voulu le poursuivre, mais je me suis interposé.

La bagarre a commencé aussitôt.

Je suis plutôt costaud, mais à un contre cinq,  
je ne faisais pas le poids.

Pour protéger Bruno,  
je me suis quand même battu jusqu'au bout.  
Quand ils m'ont laissé, j'étais inconscient.

J'ai passé une partie de la nuit étendu  
dans la ruelle.

Je suis rentré chez moi au petit matin  
avec deux dents en moins,  
l'arcade sourcilière éclatée et deux côtes fêlées.

J'ai raconté à ma mère que j'étais tombé.  
Elle m'a dévisagé d'un œil sceptique,  
puis elle a soupiré. Mais elle n'a rien dit.

J'ai revu Bruno le lendemain.  
Il m'a accueilli avec un grand sourire.  
Les deux types qui l'accompagnaient  
faisaient partie de ceux qui m'avaient  
**rossé** la veille.

— Max est content, Freddy, a-t-il dit.  
Tu as passé le test. Il veut te rencontrer.

Le test !

Cette fausse attaque n'avait été qu'une épreuve  
pour tester mon endurance et ma fidélité  
au groupe.

J'ai senti la colère monter en moi,  
en même temps qu'une immense fierté.

J'avais réussi !

Je faisais désormais partie du gang.



## 4

# L'inconnu

J'ai finalement rencontré Max.

Il n'était ni bavard ni souriant, mais je supposais qu'un chef ne doit jamais sourire ni bavarder.

Il a mis la main sur mon épaule et a déclaré que j'étais une bonne recrue.

— As-tu une petite amie ?

— Non, je ne suis pas à l'aise avec les filles.

Max a eu l'air étonné, puis il a lâché :

— Tu vas voir, Freddy, les filles vont te tomber dans les bras, maintenant.

Mais ne sois pas égoïste.

Je n'ai pas compris ce qu'il voulait dire,  
mais notre entretien était terminé.

À partir de là, on m'a confié des missions  
plus importantes. Dans les *partys* du groupe,  
les filles s'intéressaient à moi.

J'étais enfin quelqu'un.

Et puis, un jour que je me trouvais avec Bruno  
dans un bar de la rue Ontario, ce type est surgi  
de nulle part. Mon double...

Sur le coup, j'ai cru que je rêvais.

Bruno a remarqué mon trouble.

— Qu'est-ce qu'il y a ? a-t-il demandé.

Je lui ai désigné l'inconnu qui me dévisageait,  
à l'entrée du bar.

— C'est ton père ?

Cette simple phrase a tout fait basculer.

Bruno l'avait prononcée d'une voix neutre,  
comme si la chose allait de soi.

Il ne m'avait jamais questionné sur ma famille  
et il ignorait que je n'avais pas de père.

Mais la ressemblance était indéniable.

Bruno avait vu juste.

Cet homme était bien mon père.

Je le voyais, mais, surtout, je le *sentais* !

Il avait l'air bouleversé.

Il devait éprouver la même chose que moi.

Puis, brusquement, il a détalé.

Je n'ai pas bougé de ma chaise.

Bruno m'a demandé des explications. Je lui ai dit  
tout ce que je savais de mon père... c'est-à-dire  
rien. Il s'est contenté de hausser les épaules.

Ce soir-là, quand ma mère est rentrée de son travail, j'ai été tenté de tout lui raconter. Mais j'ai préféré me taire.

En revanche, j'ai ramené le sujet de l'existence de mon père, sujet tabou depuis des années.

— Pourquoi reviens-tu là-dessus ? a-t-elle demandé sans se retourner. Je t'ai déjà répondu mille fois.

Je me suis énervé :

— Tu ne m'as jamais répondu.

Il a pourtant bien fallu que...

Tu ne m'as pas trouvé dans un chou, non ?

Ma mère a brusquement fait volte-face.

Son visage était rouge, ses mâchoires crispées.

— Ton père était un vaurien dans ton genre.

Un irresponsable, un imbécile, un bon à rien.

Ses amis m'avaient droguée. Et lui,

le sale petit lâche, il en a profité.

— Je ne suis pas un lâche ! ai-je répondu, comme si cette insulte m'était adressée.

— Pas un lâche, Freddy ?

Qu'est-ce que tu t'imagines ?

Tu es comme eux : un chien de rue.

Je t'ai toujours dit de te tenir loin

de ces jeunes voyous. Tu crois

que je ne sais pas avec qui tu traînes

depuis des années ?

Elle a repris son souffle, avant d'ajouter :

— Tu les trouves courageux, toi, ces petits crétins qui se mettent à quatre pour tabasser un garçon ou pour violer une pauvre fille.

Tu me crois vraiment aveugle ?

J'étais estomaqué.

Jamais ma mère ne m'avait autant parlé depuis la fin de mon enfance.

Toute la fureur qu'elle avait accumulée depuis des années se libérait tout d'un coup.

Cette femme, que j'avais toujours crue soumise et résignée, avait soudain l'air d'une lionne enragée.

— En tout cas, a-t-elle ajouté en guise de conclusion, si jamais tu devais rencontrer ton père, tu ferais mieux de ne pas m'en parler. Pour moi, il n'a jamais existé.

## 5

# Le contrat

Au cours des jours suivants,  
je me suis montré très irritable.

Ma mère m'avait présenté mon père  
comme un imbécile, méprisable et lâche...  
et elle m'avait comparé à lui !

J'étais mortellement vexé.

Un soir, Bruno a voulu retourner au bar  
de la rue Ontario. J'ai refusé.  
Je ne voulais pas revoir mon père.

Bruno a prétendu que j'avais peur des fantômes,  
et je l'ai frappé. Il en a été aussi étonné que moi.

Je suppose qu'il s'est plaint à Max,  
parce que celui-ci est venu me voir.

Ce soir-là, Max était seul, contrairement  
à son habitude. Cela rendait l'atmosphère  
encore plus inquiétante.

— Qu'est-ce qui se passe, Freddy ?  
a-t-il demandé d'une voix posée et grave.  
Tu as des problèmes avec Bruno ?

Il n'était pas vraiment menaçant, mais j'ai eu peur.  
J'ai bredouillé quelques mots, pour expliquer  
que ce n'était pas important.

— Tu fais partie du gang, Freddy, a repris Max  
en détachant bien ses mots.

Ce n'est pas un camp de jour pour enfants.

N'oublie pas quelle est ta place ici.

Le groupe est plus important que toi.

Tu dois tout au groupe, et le groupe  
ne te doit rien. Si tu ne t'entends pas  
avec un membre du gang, tu viens m'en parler  
et je vais régler le problème.

— Mais...

— Il n'y a pas de « mais ». C'est moi qui commande et toi, tu es là pour obéir. Ne l'oublie jamais.

Max est reparti sans se retourner. Je me doutais que ses gardes du corps n'étaient pas loin. Je n'ai pas bougé.

Le lendemain, je me suis excusé auprès de Bruno. Il n'avait pas l'air de m'en vouloir, mais je me méfiais quand même un peu.

Pour me disculper, je lui ai dit que c'était l'apparition subite de mon père qui m'avait énervé.

Bruno a hoché la tête sans répondre. Puis il a prétendu qu'il avait des choses à faire et il m'a planté là.

J'ai décidé de me montrer discret pendant quelques jours. Je sentais que Max et Bruno étaient en train de préparer quelque chose.

Le lundi, ma mère était déjà partie quand je me suis réveillé.

Je n'avais plus un sou en poche.

Je connais la cafétéria où elle déjeune avant de se rendre à son travail.

Je suis allé la rejoindre pour lui demander un peu d'argent.

Quand je suis arrivé, elle sortait du restaurant.

Un homme la suivait.

Lui !

Sans s'arrêter, ma mère l'a désigné d'un geste et elle a lancé d'un ton méprisant :

— Freddy, c'est ton père.

À ce moment, j'ai haï cet homme comme jamais.  
J'ai tourné les talons et je suis reparti à la maison.

J'avais à peine fait trente pas  
que j'ai croisé Bruno.

Il avait un sourire moqueur.

— Salut, Freddy. Des problèmes  
avec ton vieux ?

— Je n'ai pas de problème, Bruno.

— Ce n'est pas l'avis de Max.

Il aimerait te voir.

Il a quelque chose à te proposer.

Ça devrait t'intéresser.

Bruno n'a pas voulu m'en dire plus et il est reparti,  
le sourire aux lèvres.

Trois jours plus tard, Max m'a donné rendez-vous au bar de la rue Ontario. Il était seul, mais je savais que d'autres gars du gang n'étaient pas loin.

Je me suis assis à sa table, face à lui.

Max est resté un long moment silencieux, histoire de faire monter la tension.

Puis il a commencé, d'une voix basse pour ne pas attirer l'attention :

— Freddy, je te sens un peu perdu, ces temps-ci. Les autres aussi l'ont remarqué.

Il a marqué une pause avant de poursuivre :

— Tu devrais te reprendre. Tu peux progresser chez nous. Mais il faut que tu fasses un effort. Tu dois prouver que tu fais vraiment partie du gang. Tu dois montrer de quoi tu es capable.

— Mais j'ai déjà...

Max ne m'a pas laissé poursuivre.

Cette fois, sa voix était nettement menaçante.

— J'ai un contrat pour toi. Si tu le remplis,  
tu seras des nôtres. Sinon...

Il n'a pas eu besoin de préciser. Je connaissais les méthodes de Max. Quel que soit ce contrat, je savais que, si je refusais, ce qui resterait de moi ne serait pas beau à voir.

Je l'ai regardé droit dans les yeux.

— J'ai un pistolet, a-t-il repris. Un Beretta.  
Un vrai bijou. Tu vas t'en servir  
pour descendre un gars.

— Je le connais ?

Max a ricané.

— Oui. C'est ce vieux qui te suit partout.  
Tu ne l'aimes pas, hein ? Eh bien, tu vas  
t'en débarrasser et prouver que tu es  
un vrai membre du gang ! Tue-le.

Max m'a raccompagné chez moi.  
Dans la rue, nous avons croisé le vieux.  
Ce sale type devait surveiller mon appartement.  
J'ai échangé un regard avec Max,  
qui a eu l'air satisfait.

Mon père a disparu au bout de la rue.  
Max m'a refilé le pistolet et il a disparu  
à son tour.

## 6

# Richard

Le lendemain soir, mon père était revenu.

Il était debout sur le trottoir d'en face,  
les yeux tournés vers mon appartement.

J'ai pris le Beretta de Max et j'ai descendu  
l'escalier.

La rue était sombre et déserte. J'ai avancé  
droit vers mon père. Je l'ai empoigné par le col  
et je l'ai entraîné dans la ruelle.

Là, j'ai sorti l'arme et je l'ai pointée vers lui.  
— Je ne veux plus te voir, tu m'entends ?  
Jamais ! Tu vas disparaître une fois  
pour toutes !

\* \* \*

Il est là maintenant, devant moi, adossé au mur, tremblant de peur. Il n'a pas lutté.

J'ai l'impression qu'il va s'effondrer.

Il ferme les yeux.

J'hésite.

C'est à cette larve que ma mère m'a comparé ?

« Un vaurien dans ton genre », a-t-elle dit.

Je relâche la pression de mon doigt

sur la gâchette.

Cet homme est mon père. Qu'a-t-il fait de sa vie, à part mettre ma mère enceinte ?

Un profond malaise m'envahit soudain.  
Cet homme fini est ma copie conforme.

Qu'est-ce que j'ai fait de mieux que lui ?

Je me rappelle les paroles de Max :  
« Tu es là pour obéir. C'est ton seul rôle,  
ne l'oublie jamais. » Un rôle d'esclave, oui...

Je pense à mes amis qui vont finir d'user leur  
jeunesse en prison. « Des chiens, a dit ma mère.  
Des chiens de rue. »

Mon père a sans doute fait des erreurs,  
mais il est sorti à temps de cette spirale infernale.  
Et il est encore en vie.

Je laisse retomber mon bras. Mon père ouvre  
les yeux.

Je ne sais même pas comment il s'appelle.

Je lui pose la question.

— Richard.

Sa voix tremble un peu.

Il y a de l'étonnement dans son regard.

Comme un flottement.

Je remets le pistolet dans ma poche.

Ma décision est prise.

Je recule d'un pas et je lui dis :

— Viens, ne restons pas ici.

Je m'éloigne vers l'autre bout de la ruelle.

Richard me suit.

Nous avons des choses à nous dire.

## Quelques précisions (Partie 1 – Richard)

Quand on ne se soucie de rien,  
on se **fiche** de tout.

Sous le coup d'une émotion très forte, le visage  
d'une personne prend un air **hagard**.

Une vie ennuyante est **plate**.

On sourit **béatement** quand on est  
dans un état de bien-être extrême.

Suivre quelqu'un, c'est lui **emboîter le pas**.

On fait **volte-face** quand on se retourne  
du côté opposé à celui qu'on regardait.

Être **toisé** signifie être regardé avec mépris.

## Quelques précisions (Partie 2 – Freddy)

On est **jeté à terre** par quelque chose qui nous étonne beaucoup.

Quand on est **abasourdi**, on ne sait pas quoi dire.

Un enfant dont personne ne s'occupe est **livré à lui-même**.

Vouloir **faire la peau** à quelqu'un, c'est vouloir le tuer.

Être **rossé** veut dire être battu.